

Par le portail... tout simplement

Je voudrais ici rappeler deux évasions auxquelles j'ai participé.

- la première du camp d'internement de Mérignac en Gironde
- la seconde de la prison du Puy en Haute-Loire

Pour la première (le 9 septembre 1941), plus de choses ont été écrites, sauf qu'elle fut notée dans un ouvrage « 3 filles et 20 garçons » sur la Résistance en Gironde parue en 1968 (témoignages recueillis par Michel Slitinsky).

Je ne bornerai donc à parler de celle-ci car pour la seconde (le 25 avril 1943) tout fut relaté dans un ouvrage édité sous le patronage de l'A.N.A.C.R. en avril 1965 "Les évasions, le prix de la Liberté". On y trouve un article de Antoine Rey « Avec nos clefs ».

Après une année de prison au Fort du Hâ, à Bordeaux (arrêté le 25 avril 1940 et condamné en juin -le jour de l'entrée des Allemands à Bordeaux) je devais normalement être libéré. Or, franchie la porte de la prison je fus pris en charge par le panier à salade pour me conduire directement au camp ; cela conformément aux décisions du préfet de la Gironde suivant note du commissaire spécial POINSOT.

Là, je devais retrouver d'autres camarades ; la vie d'internement commençait alors. Il y avait je crois à cette époque une centaine d'internés répartis en 3 ou 4 baraques. L'avantage d'avec la prison, c'est que nous pouvions avoir des visites dans une salle sans être séparés par un grillage. Comme en prison l'on pouvait également obtenir des sorties « accompagnées » évidemment pour des soins à l'hôpital de Bordeaux. Avantages dont nous allions profiter.

Bien entendu, nous ne tenions pas à faire un séjour trop prolongé dans le camp. Il y avait eu déjà quelques temps avant mon arrivée des évasions (telle celle de LERAY, ancien secrétaire des réseaux de la Gironde et secrétaire départemental de l'U.D. des Syndicats C.G.T.).

Les liaisons avec l'extérieur étaient facilitées par les visites de nos familles. C'était là le premier point non négligeable que nous allions utiliser. Le deuxième point consistait à examiner comment et à quel moment nous pourrions tenter une évasion collective.

C'est alors que nous vint (au collectif responsable dans le camp -3 ou 4 camarades.), de tenter cette évasion le soir après l'appel. Nous avons observé que le gardien du mirador placé du côté du jardin du directeur du camp avait pour habitude, sitôt le dernier appel et après l'extinction des feux, d'aller boire un café à la cantine. Il fallait donc profiter de ce court instant pour s'éclipser ; d'autant que sous ce mirador, il y avait un portail donnant accès au jardin. Chaque jour, ce passage était utilisé par des camarades désignés à la corvée du jardin.

Deux tâches urgentes furent donc décidées !

Prendre contact avec l'organisation extérieure, afin que nous soyons dirigés sur endroits précis pour reprendre le combat de la Résistance.

Examiner comment passer le portillon qui était fermé à clef ; pour cela rien de plus simple que de se fabriquer une clef !

Prétextant un jour un besoin de soins dentaires, j'obtint une visite "accompagnée"

à l'hôpital. Bien entendu lors d'une visite au camp j'en profitais pour faire connaître à l'extérieur le lieu et l'heure du rendez-vous à un responsable. Le lieu, ce fut l'hôpital même, car le gendarme qui nous accompagnait nous déposait à la salle d'attente et venait nous reprendre à l'heure fixée par les services hospitaliers. Rien de plus facile donc pour ce contact.

Quant à la clef, il suffisait de prendre l'empreinte de la serrure ; ce qui fut fait lors d'un passage de l'équipe de corvée au jardin du directeur. Comme nous bricolions un peu au camp (où nous avons quelques outils) la clef dont nous avons besoin fut dessinée cotée et transmise à l'extérieur pour fabrication. Introduite au camp, restait à l'essayer

et la figner ; après quelques retouches elle fut fin prête.

Restait maintenant à fixer les camarades qui devaient partir et comment ils seraient réceptionnés au-delà des limites du camp. Je profitais là encore d'une autre visite à l'hôpital. Nous avons acté d'aller grossir les forces de la résistance, d'autant

que depuis quelques mois il y avait eu l'entrée en guerre de l'U.R.S.S.. Celle-ci si elle constituait un fait nouveau très important, eut pour conséquence de mettre dans l'esprit de certains camarades quelques illusions, à savoir que le "rouleau compresseur" de

Rouge aurait tôt fait d'écraser les hordes hitlériennes ; illusions qui firent - avec la pression des familles - - que quelques camarades hésitèrent à tenter le coup de l'évasion. Hélas certains de ceux-ci devaient se retrouver sur la liste des fusillés de ouge, le 24 octobre 1942.

Néanmoins cette évasion décidée eut lieu le 8 septembre. Nous partîmes à deux. Tout se passa comme prévu. A la nuit tombante, après l'appel, je retrouvais le camarade qui devait partir avec moi, près des latrines. Passé le portail et le jardin, après avoir soigneusement refermé à clef le portail, nous nous retrouvons sur la route à l'extérieur du camp. Là, des camarades avec des vélos nous attendent. Et en route pour Bordeaux où je suis accueilli dans une famille et d'où je pars le lendemain matin par le premier train pour Saintes. De là je gagnais Marennes où je fus planqué une quinzaine de jours, le temps de me faire de nouveaux papiers. Ensuite je rejoignais Paris, puis Lyon.

Dés le lendemain de notre évasion, le préfet de la Gironde rendait compte à la Feldkommandantur de Bordeaux en ces termes (voir document joint).